

Nature humaine, système politique pratique de Spinoza

Masrangar NADJIARA

Université de Moundou

Faculté de Lettres, Arts et Sciences Humaines

Département de philosophie

Enseignant-chercheur/ Doctorant à l'Université Yaoundé/ Cameroun

Auteur correspondant : mbaihodoumdjekor@yahoo.fr

Article soumis le 28/08/2022 et accepté le 17/12/2022

Résumé : Dès le premier chapitre du *Traité politique*, Spinoza manifeste son intention politique de la conservation du droit naturel de l'homme. Pour lui toute théorie politique qui est en marge de la nature humaine est le règne de l'arbitraire. La nature humaine, toutes choses naturelles doivent persévérer à exister. Cette existence naturelle est fondamentalement l'essence de la liberté de Dieu, il en est la source indirectement par ses attributs immédiats qui sont la Pensée et l'Étendue. Cependant, même si Spinoza n'accepte pas l'évaluation morale de la production humaine en termes de « bien » ou le « mal », il apporte un remède rationnel aux mouvements malveillants de la nature humaine. Qu'est-ce qu'un système politique ? En effet le concept *système, sustema en grec ancien* signifie organisation, ensemble. Ce terme est dérivé du verbe *sunistemi de sunhistemi*, établir avec, qui signifie mettre en rapport, instituer. L'objectif de cet article est de montrer l'essence politique de Spinoza qui, consiste à libérer l'homme sous la domination de l'autre. De toutes les théories politiques antérieures, celle de Spinoza nous a semblé plus réaliste. Ce projet politique fondé de la nature humaine est l'intelligibilité manifeste de philosophe du XVIIème siècle de libérer l'homme. Dans tous ses ouvrages, la pensée de Spinoza est orientée vers la libération de l'homme. Cette libération est, pour l'auteur un appel à l'homme de se régénérer pour la félicité éternelle que Spinoza appelle la béatitude. Toute activité politique doit être motivée par la raison et pour l'utilité de l'ensemble de la masse, les lois doivent être instituées en tenant compte de la nature humaine. C'est toute l'essence du système politique spinoziste qui se déploie à libérer le sujet humain sur le plan anthropologique, de la religion naturelle et de la raison politique.

Mots-clés : Puissance naturelle ; Choses naturelles ; nature humaine ; raison

Abstract: From the first chapter of the Political Treatise, Spinoza clearly shows his intention of his practical political system, for him, any political theory that separates itself from human nature is unproductive. In a word, the natural human power must persevere in its existence. This natural evolution is fundamentally the essence of God's freedom; he is the source of it indirectly through his immediate attributes which are Thought and Scope. However, even if Spinoza does not accept the moral evaluation of human production in terms of "good" or "evil", he provides a rational remedy for the malevolent movements of human nature. What is a political system? Indeed the concept system, *sustèma* in ancient Greek means organization, together. This term is derived from the verb *sunistèmi* from *sunhistèmi*, to establish with, which means to bring into contact, to institute. But, what are the motivations of this article on Spinoza's political system? Does Spinozist natural law achieve its perfectionist power of eternal bliss? Of all the previous political theories, that of Spinoza seemed to us the most realistic. This real-life political project is Spinoza's effort to liberate man. In all his works, Spinoza's thought is oriented to liberate man, this liberation consists in correcting bad modes by reason; towards the eternal bliss that Spinoza calls *Beatitude*. All political activity must be motivated by reason and for the benefit of the whole mass the laws must be instituted of human nature. It is the whole essence of the Spinozist political system which unfolds to liberate the human subject on the anthropological level, from natural religion and from political reason.

Key words: human nature, political system of Spinoza.

Introduction

Le mot système n'est pas un concept d'invention propre à Spinoza, de l'époque des présocratiques, la période des philosophes de l'Antiquité, du Moyen-âge, de l'époque moderne à nos jours, ce concept système, est un levain philosophique permanent. Il constitue un encrage de cette entreprise qu'est la philosophie. Dans cette discipline il est important de souligner, ce mot système ne fait pas l'unanimité des théories philosophiques. Ainsi, la note de Pierre Aubenque en est l'illustration : « L'histoire de la philosophie est l'histoire de l'auto-constitution du concept de la philosophie. » (Aubenqué. P, 2005, P.15). Il ressort clairement que l'ambition philosophique est tributaire à un concept qui s'auto-dépend en relation avec l'objet à étudier selon le temps précis, philosopher, c'est

chercher à connaître, c'est ouvrir l'intelligence dans la nature pour un monde nouveau où l'homme occupe une place de choix. (Mazadou. O, 2017, P.38.). De ce fait ; l'être humain cherche toujours à justifier son existence par diverses voies : par la Nature, la raison et par les saintes Écritures... Spinoza, conçoit Dieu à travers la Nature car pour lui, Dieu et la Nature sont « Un », nous connaissons Dieu a priori et a posteriori, Spinoza démontre à cet effet : « De tout cela suit donc clairement que l'on peut démontrer aussi bien a priori, [...] Dieu cependant, la cause première de toutes choses et aussi la cause de soi-même, se fait connaître lui-même » (Spinoza. B, 1964, P.48.). Tout ce qui existe a une cause, cette existence est tirée de la Nature. Il existe des choses de manière indéfinie dans la Nature. Les attributs infinis dans la Nature sont la preuve de l'existence de Dieu (Spinoza. B, 1988, P.15.), une substance (Spinoza. B, 1964, Idem,) qui n'a pas besoin d'autre substance pour exister selon le Hollandais. Dieu existe de lui-même par lui-même. Spinoza montre avec beaucoup de bon sens que l'homme connaît Dieu de manière intelligible :

Que maintenant l'homme a l'idée de Dieu, cela suit clairement de ce qu'il connaît ses attributs, lesquels attributs il ne peut produire de lui-même parce qu'il est imparfait. [...] qu'il ne peut pas y avoir deux infinis mais un seul ; que cet infini est parfait et immuable. (Spinoza. B, Ibidem, P.47.)

La raison est le fondement pour parvenir à la connaissance de Dieu, de même, les choses qui naissent et périssent dans la Nature, peuvent conduire l'homme à la connaissance de Dieu, il est unique, parfait et immuable. Connaissant la nature de Dieu par le construit intelligible dont Dieu lui-même est la source. La possibilité qu'il ait donné à l'homme de saisir directement les choses à travers la nature des attributs (Spinoza. B. Idem,) infinis. Au regard de la puissance et de la nature de Dieu, l'être humain peut-il être contraint d'abandonner ses facultés naturelles à l'office de l'autorité politique ? La puissance humaine doit persévérer dans l'Etat civil. Dans le *Traité politique*,

Spinoza considère les mouvements de l'âme non comme des vices, mais comme la nature de l'homme qu'on ne peut lui enlever, il note :

Pour les politiques en revanche, on les croit plus occupés à tendre aux hommes des pièges qu'à les diriger pour le mieux ; et on les juge habiles plutôt que sages. L'expérience en effet leur a enseigné qu'il y aura des vices aussi longtemps qu'il y aura des hommes ; ils s'appliquent donc à prévenir la malice humaine. (Spinoza. B, 1966, P.11.)

L'espace politique se vide de plus en plus de son essence normative qui consiste à créer un espace de paix, de liberté et de la cohésion sociale, l'arbitraire prend le dessus sur les règles morales. On assiste au règne de la violence érigée en mode de gouvernance. La raison d'Etat, de la sécurité servent à légitimer la violence exercée sur les sujets qui composent la cité. Selon le système politique spinoziste, il est nécessaire de construire la cité en tenant compte des inclinations humaines, car tant qu'il y aura une vie, le sujet humain doit conserver sa puissance naturelle. Telle est l'essence du système politique spinoziste, la problématique qui sous-tend le présent travail, est celle de savoir si le système politique selon Spinoza est bienveillant pour la garantie des systèmes politiques dont nous faisons face de nos jours ? Ainsi, nos efforts d'analyse s'orienteront autour du problème de l'organisation sociale qui doit s'inscrire dans la dynamique de la pensée de Spinoza. L'espace politique est gangrené de vices conduisant au frein à l'épanouissement des populations et influence négativement au développement des Etats. Philosophe, c'est être en route comme Karl Jaspers l'a si bien souligné (Jaspers. K, 1998, P.10.), en référence de la pensée de l'auteur, nous allons tracer notre route, c'est-à-dire la méthode à laquelle ce travail est construit.

1-Matériels et méthodes de travail

Le présent travail est structuré en quatre sous titres :

1. Puissance naturelle, un plaidoyer politique, il est question de montrer dans ce titre la pensée de Spinoza

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza

- qui consiste à la persévérance de l'existence des individus et des choses dans la nature ;
2. Principe de l'existence des choses naturelles, la tâche est de montrer Dieu comme source de toute vie ;
 3. Nature humaine, principe d'intelligibilité politique de Spinoza, nous voulons mettre l'accent sur l'inviolabilité du conatus humain ;
 4. De la raison comme remède de la nature humaine, le dernier titre révèle le purgatoire des passions par la seule voie de la raison.

Cette méthode s'inscrit efficacement en trois dimensions : analytique, (Lalande. A, 1926, P.56.), critique (Jaspers. K, 1998, P.94.) et dialectique (Brun. J, 1957, P.28.). Les œuvres de Spinoza traduites par différents commentateurs, et les ouvrages des auteurs post-Spinoza, sont des sources d'inspiration qui nous conduisent à l'aboutissement de ce travail. De ce fait, l'intention d'élaborer un projet politique qui met au centre le bonheur de l'être humain, il est nécessaire d'en explorer la théorie politique spinoziste en convoquant d'autres théories pour le bonheur de l'humain.

2-Résultats et discussion

2. 1-Puissance naturelle, un plaidoyer politique de Spinoza

Dans le *Traité politique*, Spinoza écrit une lettre XXX à son ami Henri Oldenburg à Londres, septembre 1665 :

Je commence actuellement un traité sur la façon dont j'envisage l'écriture et mes motifs pour l'entreprendre sont les suivants : 1- Les préjugés de théologiens ; je sais en effet que ce sont ces préjugés qui s'opposent surtout à ce que les hommes puissent appliquer leur esprit à la philosophie ; je juge donc utile de montrer à nu ces préjugés et d'en débarrasser les esprits réfléchis. 2-L'opinion qu'a de moi le vulgaire qui ne cesse de m'accuser d'athéisme ; je me vois obligé de la combattre autant que je pourrai. 3-La liberté de philosopher et de dire notre sentiment ; je désire l'établir par tous les moyens : l'autorité excessive et le zèle indiscret des prédicants tendent à la supprimer. (Spinoza. B, 1966, P.P.232-233.)

L'époque de Spinoza suit immédiatement le moyen-âge, l'une des plus difficiles époques que l'humanité ait traversée. Les savants étaient mis à rude épreuve compte tenu de leur position fondée sur la raison. Tout était confiné dans la pensée unique, Dieu (Thomas. B, 2004, P.148.), créateur de l'univers dont les ministres les pères de l'Eglise, ont usé de l'autorité de l'Écriture pour gouverner abusivement les sujets au nom de ses lois. C'est toutes ces inconvénients dont la théologie masque la vérité que Spinoza se propose de corriger dans son livre intitulé : *Traité théologico-politique* qu'il partage le contenu à son ami Henri Oldenburg dans la Lettre XXX. Le premier point de son objectif général consiste à libérer les hommes de leur attachement divin fondé sur la peur de la perte de la vie éternelle. À lire le *Traité Théologico-politique*, le fils de Miguel de Spinoza a montré l'inconsistance de L'Écriture, les apories qui bandent les yeux du vulgaire à demeurer pieux à la parole des hommes sur Dieu. Spinoza montre la voie salutaire qui est la Lumière-Nature, c'est-à-dire la raison, que Dieu fait grâce à toutes les nations. Ainsi, c'est toute la lumière développée scientifiquement de la lecture des textes sacrés qui, lui a valu d'être considéré d'un athée. Pour le hollandais, la sainte L'Écriture est le domaine de la foi et de l'obéissance, c'est pourquoi il évacue substantiellement la Théologie de la philosophie. Spinoza pense que la fin de l'Etat est de libérer l'individu de la crainte.

La question de la gestion de la cité constitue le centre de gravité et la substance du système politique de Spinoza. Pour le philosophe hollandais, toutes les questions politiques doivent s'inscrire dans le respect de la nature humaine. Spinoza s'insurge contre les théories de ses devanciers quand il entend reformuler le système politique :

Les philosophes conçoivent les affections qui se livrent bataille en nous, comme les vices dans lesquels les hommes tombent par les fautes [...] Ils conçoivent les hommes en effet, non tels qu'ils sont, mais tels qu'eux-mêmes voudraient qu'ils fussent : de là cette conséquence, que la plupart, au lieu d'une Ethique, ont écrit une Satire, et n'ont jamais eu en Politique de vues qui puissent être émises en pratique, la Politique, telle qu'ils la

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza
conçoivent, devant être tenue pour Chimère. (Spinoza. B, 1965, P.13.)

Il n'y a pas de système politique durable qui se dessaisisse de la nature humaine. Coupée cette colonne vertébrale qui est en elle-même l'essence de la politique est contraire à la nature de la politique aux yeux de Spinoza. Le philosophe pense qu'en dehors d'un projet de société tissé de la nature humaine, toute fin politique n'est qu'utopie. La défense de la nature humaine se lit dès le premier chapitre de *Traité politique* comme suit :

M'appliquant à la politique, dont je n'ai pas voulu approuver quoi que ce fût de nouveau d'inconnu, mais seulement établir par des raisons certaines et indubitables ce qui s'accorde le mieux avec la pratique. En d'autres termes, le déduire de l'étude de la nature humaine et, pour apporter dans cette étude la même liberté d'esprit qu'on a coutume d'apporter dans les recherches mathématiques, j'ai mis tous mes soins à ne pas tourner en dérision les actions des hommes. (Spinoza. B, Ibidem, P.12.)

La connaissance du sujet humain n'a pas échappé les textes des philosophes antérieurs à Spinoza, mais le hollandais cherche à apporter un élan pratiquement nouveau fondé sur la raison qui consiste à étudier profondément l'homme. Il ne se trompe guère de toute sa force d'esprit à prendre en compte la nature humaine favorable et défavorable, en laquelle le philosophe de la nature voit l'effort déterminé des autres êtres irréels dans la nature. Le réalisme politique de Spinoza, consiste à tourner la page de la raison d'État, c'est-à-dire l'action politique de circonstance qui réduit la liberté des hommes en une obéissance aveugle des lois. Son effort de la fermeté d'esprit dans la considération des affections humaines :

J'ai aussi considéré, dit-il, les affections humaines telles que l'amour, la haine, la colère, l'envie, la superbe, la pitié et les autres mouvements de l'âme, non comme de vices mais comme des propriétés de la nature humaine : des manières d'être qui lui appartiennent comme le chaud et le froid, la tempête, le tonnerre et tous les météores appartiennent à la nature de l'air. (Spinoza. B, 1966, Ibidem, P.12.)

Il y a différents individus dans la nature qui ont le droit de persévérer dans leur existence. Ces différents corps expriment l'essence de l'objet divin par la grâce de la Pensée et l'Étendue, des attributs immédiats de Dieu. L'homme, dans la pensée de Spinoza, est appelé à vivre de sa puissance naturelle sans dommage. C'est ce qui a été démontré bien avant l'époque de Spinoza par les stoïciens. De cette force d'existence, il n'y a pas de limite pour les choses, moins encore pour les hommes, chaque chose étant appelée à continuer d'exister.

2.2-Principe de l'existence des choses naturelles

La raison tournée vers la nature, qui est la source de l'existence de tous les attributs, le moyen par lequel les choses naturelles existent et continuent à exister, se lit dans la seule bonne grâce de Dieu, aucune raison humaine peut apporter la justification. Ainsi, le philosophe pense que nous devons obéir à Dieu avant tout (Spinoza. B, 1965, P.273.) Toute chose est de considérer qu'elles doivent continuer à persévérer :

Toute chose naturelle peut être conçue adéquatement, qu'elle existe ou n'existe pas [...], le maintien de leur existence n'en découle pas non plus ; elles ont besoin pour continuer d'être de la même puissance qui était nécessaire pour qu'elles commençassent d'exister. (Spinoza. B, Ibidem, P.15.)

Toute espèce a le droit de persévérer dans sa puissance naturelle, aucun esprit humain n'est assez légitime pour s'opposer au devenir de la force de la nature, le principe par lequel les choses de la nature remplissent ce monde fidèle demeure la seule liberté de la puissance de Dieu : « La puissance par laquelle les choses de la nature existent et aussi agissent, ne peut être aucune autre que la puissance éternelle de Dieu. » (Spinoza. B, Idem,) Le procès négatif que nous formulons instantanément et intentionnellement au sujet des objets qui sont la manifestation de Dieu-Nature de Spinoza est aux yeux de Gilles Deleuze une condamnation injuste de la bonne lecture des causes qui nous échappent :

Les conditions dans lesquelles nous connaissons les choses et prenons conscience de nous-mêmes nous condamnent [...] Ignorants des causes et des natures, réduits à la conscience de l'événement, condamnés à subir des effets dont la loi leur échappe, ils sont esclaves de toute chose, angoissés et malheureux, à la mesure de leur imperfection. (Deleuze. G, 1981, P.30.)

Nous sommes par moment commandés par les affects, ils nous conduisent à nous tromper et nous font tomber dans l'erreur (Morin. E, 1974, P.188.). Cette diminution conduit l'homme à demeurer enfant et esclave. Toute fonction accomplie d'un phénomène, des êtres vivants dans l'océan, dans le milieu des bêtes féroces dans l'organisation des hommes, est la conséquence directe de la seule puissance de Dieu : « La puissance par laquelle existent et agissent les êtres de la nature est la puissance de Dieu » (Spinoza. B, 1966, P.16.). Qu'est ce qui peut se prévaloir au détriment de la puissance de Dieu ? Notre existence se mesure par la puissance et la liberté de Dieu, l'essence des attributs infinis, qu'elle soit bonne ou mauvaise, est la liberté de Dieu et un vrai exemple à suivre :

Dieu a droit sur toute chose et que le droit de Dieu n'est rien d'autre que la puissance même de Dieu en tant qu'elle est considérée dans sa liberté absolue, tout être dans la nature tient de la nature autant de droit qu'il a de puissance pour exister et agir. (Spinoza. B, Idem,)

L'amour, qui vibre dans le tissu des individus multiples, ne requiert pas la même dimension, chaque être est disposé à persévérer selon la capacité de sa propre puissance d'un objet qui le pénètre du dehors comme l'a reconnu Gilles Deleuze.

L'appétit n'est rien d'autre que l'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être, chaque corps dans l'étendue, chaque âme ou chaque idée dans la pensée. Mais, parce que cet effort nous pousse à agir différemment suivant les objets rencontrés, nous pouvons dire qu'il est, à chaque instant, déterminé par les affections qui nous viennent de dehors. (Deleuze. G, 1981, P.32.)

La raison n'est pas assez forte pour gouverner la puissance de la nature à travers la pensée et l'étendue qui sont directement les infinis adéquats de Dieu qui, engendrent les attributs sans limite. Aux yeux de Spinoza, la Pensée (Spinoza. B, 1988, P.97.) et l'Étendue se valent, et qu'aucune n'est supérieure à l'autre, la pensée, elle, est remplie de deux forces, le mouvement et le repos, l'Étendue est constituée de l'âme et du corps (Spinoza. B, Ibidem, P.93.). Dans la pensée, la nature humaine peut connaître de la vitesse tout comme elle doit se ramollir selon toute considération de la perception d'un objet qui vient de l'extérieur. Dans l'Étendue, l'âme est une instance réflexive et le corps un mode c'est-à-dire, un objet, un individu... Dans la nature, toute chose simple, la capacité de l'entendement humain, lorsqu'il suit attentivement l'ordre de la nature, se rapproche véritablement de la vraie félicité :

la nature n'est point soumise aux lois de la raison humaine qui tendent uniquement à l'utilité véritable et à la conservation des hommes. Elle en comprend une infinité d'autres qui concernent l'ordre éternel, la nature entière dont l'homme est une petite partie. (Spinoza. B, 1966, P.18.)

Si seulement le sujet humain se décharge des éléments nuisibles de son égo au profit de la raison, d'ailleurs limitée à pénétrer profondément la nomination des choses de la nature, la possibilité est accordée à la raison de corriger tout mouvement contraire au profit de la seule vraie connaissance afin d'hériter la félicité éternelle. Le sentiment négatif vis-à-vis de la puissance singulière qui existe dans la nature témoigne la limite de notre nature humaine à lire adéquatement les lois de la Nature comme l'affirme Spinoza :

Tout ce qui, dans la nature, nous paraît absurde ou mauvais, n'a cette apparence que parce que nous connaissons les choses en partie seulement, et ignorons pour la grande part l'ordre de la nature entière et les liaisons qui sont entre les choses, de sorte que nous voulons que tout soit dirigé d'une façon conforme à notre raison. (Spinoza. B, Ibidem, P.19.)

Le regard porté sur tel ou tel objet de la nature, sous le commandement de la seule opinion, est pauvre en raisonnement et en perception de la coordination efficiente des objets réels de la nature. Chaque individu dans sa forme a l'autorité de continuer à exister, c'est ce qui retient l'attention de Spinoza lorsqu'il entend l'errance de la connaissance humaine : « chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être » (Spinoza. B, 1988, P.217.). Les choses de la nature sont, selon Spinoza une expression des attributs de Dieu :

Les choses singulières sont des manières, par lesquelles s'expriment les attributs de manière précise et déterminée [...], des choses qui expriment de manière précise et déterminée la puissance de Dieu, par laquelle Dieu est et agit ; et nulle chose n'a en soi qui puisse la détruire, autrement dit qui supprime son existence. (Spinoza. B, Idem,)

Personne n'a le droit de près ou de loin de s'opposer de la représentation des choses de la nature, qui sont en une certaine manière d'exister, aucune n'est égale à l'autre, mais chacune est chargée de dignité (Ramond. C, 2017, P.88.) et doit demeurer à être compter parmi tant d'autres, c'est une détermination fondée sur des bases rationnelles que la philosophie pratique de Spinoza rappelle.

Chaque être, chaque individu, chaque homme, se mesure par sa seule puissance naturelle, raison pour laquelle, Spinoza pense que : « L'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'est rien à part l'essence actuelle de chaque chose » (Spinoza. B, 1988, P.217.). Le statut de chaque chose est sa capacité à produire d'avantage ou en quantité minimale, cette production est l'essence même de chacun des individus qui composent la nature. Cette essence est nécessairement variable :

Etant donnée l'essence d'une chose quelconque, il en suit nécessairement certaines choses[...], et les choses ne peuvent rien d'autre que ce qui suit nécessairement de leur nature déterminée[...], et donc la puissance d'une chose quelconque, autrement dit l'effort par lequel, seul ou avec d'autres, elle

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza
fait ou s'efforce de faire quelque chose, c'est-à-dire[...], la puissance ou effort par lequel elle s'efforce de persévérer dans son être, n'est rien à part l'essence donnée, autrement dit actuelle de cette chose. (Spinoza. B, Idem,)

L'individu singulier ou en communauté, doit évoluer selon son veule appétitif, ce désir productif est sa propre essence, autrement dit ce en quoi la chose peut être identifiée comme une puissance actuelle de son être, une production bonne ou mauvaise est l'identité même de la chose. De la constance puissance naturelle de l'homme, le salut irréversible n'est pas aux antipodes du construit d'Alexandre, lorsqu'il écrit : « Toutes les essences individuelles tendent et prétendent à s'actualiser, toutes ont pour s'actualiser une certaine force, toutes ont droit à l'actualité ; et cette tendance, ou cette force, ou ce droit, c'est Dieu lui-même » (Matheron. A, 1988, P.16.). Légitimement le droit naturel de chaque chose doit demeurer actif, productif, cette énergie est l'apanage de Dieu. Si les choses de la nature ont simplement pour principe de continuer à persévérer au travers de la puissance naturelle de Dieu, aucune religion (Baron. V, 2001, P.99.) ne peut négliger le divin, des individus pris séparément, le sujet humain doit être entièrement libre au choix de ce qui le motive.

2.3-Nature humaine, principe d'intelligibilité politique de Spinoza

Les différents mouvements qui agissent en l'homme, sont naturellement une force qui, bonne ou mauvaise, ne saurait être enlevée, mais certains sujets ont du mal à accepter une décision contraire à leur opinion. Cependant, il faut le savoir, les hommes sont nécessairement soumis à cette inclination selon Spinoza :

Les hommes sont nécessairement soumis à des affections, sont faits de telle sorte qu'ils éprouvent de la pitié pour ceux qui ont du malheur, de l'envie pour ceux qui ont du bonheur, qu'ils sont plus portés à la vengeance qu'à la pitié, de plus chacun désire que les autres vivent

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza
conformément à sa propre complexion (Spinoza. B, 1966, P.13.).

L'homme désire toujours ce qui lui est nécessaire, il s'efforce à tout ramener à son avantage. On assiste à un combat de la raison unique :

Les hommes ont l'habitude de former des idées universelles aussi bien sur des choses naturelles ? Que des choses artificielles, dès qu'ils tiennent pour les modèles des choses, et dont ils croient que la nature les a en vue et se les propose pour modèles. Si donc ils voient se faire dans la nature quelque chose qui convient moins à leur concept modèle de la chose, ils croient alors que la nature elle-même a fait défaut ou qu'elle a péché. (Spinoza. B, 1988, P.337.)

La nature humaine est constituée ainsi, c'est-à-dire il existe en nous de qualité et de défaut, c'est ce qui fait de nous un être humain. La correction de ces défauts, est le propre effort de l'homme, les transformer en une âme saine ne dépend pas de l'autre, ce changement doit venir de l'homme lui-même. Ceux qui rejettent ce qui est contraire à leur attente, ne font pas d'effort pour adapter ce qui les a été recommandé suivant leur propre projet de modèle :

Et sans doute tous sont persuadés que suivant les enseignements de la religion, au contraire, chacun doit aimer son prochain comme soi-même c'est-à-dire défendre comme le sien propre le droit d'autrui ; mais nous avons montré que cette persuasion a peu de pouvoir sur les affections. (Spinoza. B, 1966, P.13.)

Les affections humaines sont l'essence de l'homme, vouloir les corriger par voie des textes sacrés est un effort peu recommandable selon Spinoza. Tout ce qui attire l'homme de dehors comble nécessairement ce dont il a besoin, il lui garde une place non négligeable dans sa conscience, cet objet est utile, dans la mesure où son âme est coupée de toute norme : « Tous les corps conviennent en certaines choses. » (Spinoza. B, 1988, P.122.) Le choix d'un objet peut devenir contradictoire mais, nécessaire à l'appétit de l'intéressé. Il existe dans la nature de degré des puissances naturelles qui donnent

satisfactions et influencent d'autres sujets, soit il leur procure le bonheur qu'il faut nécessairement prendre comme bon exemple, soit ce mouvement conduit à la perte humaine qu'il freine l'appétit de l'autre :

Un corps en mouvement ou en repos a dû être déterminé au mouvement ou au repos par un autre corps, qui lui aussi a été déterminé au mouvement ou au repos par un autre, et celui-ci à son tour par un autre, et ainsi de suite. (Spinoza. B, Ibidem, P.221.)

Vouloir maîtriser ce qui structure le sujet humain est un exercice qui n'a pas d'avenir. Cette particularité¹ est une loi de la nature que l'être humain ne peut plus y renoncer selon l'écrit de Humberto Giannini. (Giannini. H, 1997, P.72.) Aussi longtemps qu'il existera des hommes, leur inclination ne fera qu'augmenter, aucune loi n'est assez forte pour gouverner la puissance naturelle des hommes. Ainsi, Spinoza pense que, la raison doit conduire à regarder les conditions auxquelles les hommes se plongent dans la cité, et non une lutte sans progrès à réduire les multiples mouvements des hommes. Il le dit ainsi :

Tous les hommes barbares ou cultivés établissent partout des coutumes et se donnent un statut civil, ce n'est pas des enseignements de la raison, mais de la nature commune des hommes, c'est-à-dire de leur condition qu'il faut détruire les causes et les fondements naturels des pouvoirs publics. (Spinoza. B, 1966, P.14.)

La raison n'est pas assez forte pour corriger la puissance humaine, selon le philosophe, il faut fonder l'État sur les désirs appétitifs des hommes. Les passions qui bataillent en nous dans la théorie politique de Spinoza, sont d'origine des deux mots indispensables : Pensée et Étendue. Qui sont aux yeux de Spinoza, les attributs adéquats de Dieu ou de la Nature, c'est elles qui permettent la multiplication perpétuelle des hommes et des choses. La raison apparaît moins productive pour corriger le conatus individuel constate Chantal Jacquet :

Soucieux d'établir une politique qui s'accorde au mieux avec la pratique et de la déduire de la condition de la nature humaine elle-même, Spinoza ne caresse pas l'illusion selon laquelle les hommes pourraient vivre exclusivement sous la conduite de la raison. Les hommes sont certes capables de raison et peuvent former des idées adéquates, ne serait-ce qu'un minimum de notions communes, exprimant les propriétés partagées par tous les corps, comme l'étendue, le mouvement et le repos. (Jacquet, C, 2015, P.P.149-166.)

La considération négative sur des valeurs humaines montre à suffisance que ceux qui adoptent de telle décision voient la Nature de manière superficielle et cherchent à construire un mode qu'ils n'ont jamais expérimenté. Dans le sillage de la modalité politique spinoziste, Jacquet trouve que la raison n'a pas quitté les hommes, elle appelle à la libération d'égo afin de concéder à chaque individu ce qu'il désire être selon sa propre puissance naturelle. Le projet de restreindre la quantité énergétique de la puissance humaine, n'est rien d'autre que de réduire les hommes à la soumission de l'autre :

Il suit encore de ce qui précède, que chacun est dans la dépendance d'un autre aussi longtemps qu'il est soumis au pouvoir de cet autre, et qu'il relève de lui-même dans la mesure qu'il peut repousser toute violence, punir comme il le juge bon le dommage qui lui est causé, et d'une manière générale vivre selon sa propre complexion. (Spinoza, B, 1966, P.19.)

Vivre dans les fers de la Nature est plus raisonnable que de se soumettre à la volonté de l'autre. Ce nouvel état appelle l'homme à se défendre pour sa liberté et sa dignité. Cette détermination de la puissance naturelle de l'homme est ce que l'auteur du *Traité politique* déploie tous ses efforts à défendre les hommes :

Les hommes suivent plutôt l'appétit que la raison et cependant ils ne troublent pas l'ordre de la nature mais s'y plient nécessairement ; l'insensé donc et le débile d'esprit ne sont pas plus tenus par le droit de nature de régler sagement leur vie, que le malade d'avoir un corps sain. (Spinoza, B, Ibidem, P.22.)

Ainsi, pour une vie humainement raisonnable dans l'intérêt de tous, la raison doit prendre congé au détriment de la passion des hommes. Par conséquent, toute la philosophie politique de Spinoza se fonde sur la nature humaine, c'est ce qu'il entend confirmer lorsqu'il étudie les mouvements de l'âme des hommes :

J'ai établi tout cela, dit Spinoza, en me fondant sur la nécessité de la nature humaine de quelque façon qu'on la considère. Je pars en effet de l'effort universel que font tous les hommes pour se conserver, effort qu'ils font également, qu'ils soient sages ou insensés. De quelque façon que l'on considère les hommes, qu'ils soient conduits par une affection ou par la raison, la conclusion sera donc la même puisque la démonstration, nous venons de le dire, est universelle. Conclut-il ! (Spinoza. B, Ibidem, P.32.)

Les affections humaines ne sont guère une référence géographique quelconque, elles sont présentes dans toutes les cités des hommes ce qui est nécessaire, c'est d'établir des principes qui prennent en compte le statut de la nature humaine. Spinoza invite chaque État à médicaliser les causes et non soumettre les hommes à un modèle contraire à la dignité humaine qui doit persévérer dans sa nature. Écoutons-le une fois de plus :

Les affections naturelles qui se rencontrent sont en outre les mêmes en tout pays ; si donc une malice plus grande règne dans une cité et s'y commet des péchés en plus grand nombre que dans d'autres, cela provient de ce qu'elle n'a pas assez pourvu à la concorde, que ses institutions ne sont pas assez prudentes et qu'elle n'a pas en conséquence établi absolument un droit civil. (Spinoza. B, Ibidem, P.38.)

La meilleure constitution d'une cité est, selon Spinoza celle qui a su mettre en place le droit naturel des hommes. Le sujet humain doit vivre nécessairement selon son bon plaisir. Un objet de satisfaction nouvelle qui sied bien à sa nature, est une totalité supérieure entre le sujet connaissant et l'objet de la connaissance selon la lecture de Gilles Deleuze :

L'objet qui convient avec ma nature me détermine à former une totalité supérieure qui nous comprend, lui-même et moi.

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza

Celui qui ne me convient pas compromet ma cohésion, et tend à me diviser en sous-ensemble qui, à la limite, entrent sous des rapports inconciliables avec mon rapport constitutif. (Deleuze. G, 1981, P.32.)

La conscience attachée à un objet de désir, est considérée comme un objet important pour combler la passion de l'âme. Créé inéluctablement une division dans la société, le passionné se voit rejeter menant une vie contraire aux autres. Le bien et le mal, sont rien d'autre que la pensée des hommes comme le pense Spinoza. Il continue à apporter une correction aux propos irrationnels des hommes à l'égard la nature humaine dans cette veine lorsqu'il note à cet effet :

Il n'y a pas de Bien ni de Mal, mais il y a du bon et du mauvais [...] Le bon, c'est lorsqu'un corps compose directement son rapport avec le nôtre, et, de tout ou partie de la puissance, augmente la nôtre. Par exemple un aliment. Le mauvais pour nous, c'est lorsqu'un corps décompose le rapport du nôtre, bien qu'il se compose encore avec nos parties, mais sous d'autres rapports que ceux qui correspondent à notre essence. [...] Bon et mauvais ont donc un premier sens, objectif, mais relatif et partiel : ce qui convient avec notre nature, ce qui ne convient pas. (Deleuze. G, Ibidem, P.34.)

Tout ce qui nous profite requiert un témoignage utile, mais quand une chose nous crée de dommage, on a souvent de souvenirs douloureux vis-à-vis d'elle. Le résultat d'une âme balbutiée des objets venant de l'extérieur, peut être corrigé par la raison.

2.4-De la raison comme remède de la nature humaine

Dès le deuxième chapitre du *Traité politique*, Spinoza montre clairement la situation de l'homme qui vit sous la conduite de la raison :

La faculté de juger peut être soumise à la volonté d'un autre dans la mesure où l'âme peut être trompée par cet autre ; d'où suit que l'âme s'appartient à elle-même dans la mesure où elle peut user droitement de la raison. Bien plus, comme il faut mesurer la puissance de l'homme moins à la vigueur du corps qu'à la force de l'âme, ceux-là s'appartiennent à eux-

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza
mêmes au plus haut point qu'ils l'emportent par la raison et
vivent le plus sous sa conduite. (Spinoza. B, 1966, P.P.19-20.)

La liberté dont le sujet humain conduit sa vie en surmontant les obstacles de corps extérieurs, plus souvent le conduit dans l'illusion :

J'appelle libre un homme dans la mesure où il vit sous la conduite de la raison, parce que, dans cette mesure même, il est déterminé à agir par des causes pouvant être connues adéquatement par sa seule nature, encore que ses causes le déterminent à agir. (Spinoza. B, Idem,)

La vraie connaissance ouvre l'intelligence de l'homme à saisir le secret de la nature, elle le prédispose dans des actions utiles de la nature, car connaissant le secret de celle-ci, il s'efforce d'agir droitement pour la cause utile. Aux yeux de Spinoza, l'homme libre est celui qui lie sa vie à l'objet utile. Par cette puissance de l'âme la raison supprime la quantité de la vie émotive :

Si nous éloignons une émotion de l'âme, autrement dit un affect, de la pensée d'une cause extérieure, et la joignons à d'autres pensées alors l'Amour ou la Haine à l'égard de la cause extérieure, ainsi que les flottements de l'âme qui naissent de ces affects, seront détruits. (Spinoza. B, 1988, P.487.)

L'évacuation de tout mouvement contraire dans l'esprit humain, seul gage de la bonne foi donc le vrai amour doit remplacer les passions négatives qui, selon Spinoza sont sources de malheurs. Ces tristes passions peuvent servir de terreau facile d'une gouvernance arbitraire. Pour Deleuze, une cité de paix est celle qui véhicule l'opinion libre entre ses concitoyens : « La vraie cité propose aux citoyens l'amour de la liberté plutôt que l'espoir des récompenses ou même la sécurité des biens. » (Deleuze. G, 1981, P.P.38-39.) Pour la paix dans l'État, le rôle du souverain est d'accorder aux citoyens la liberté de penser et d'opiner, seule gage de la stabilité dans la république. Dans cet État, les séditions seront moins présentes en ce sens que le plus grand avantage se trouve du côté de la masse à cause de

la parole libérée. La mauvaise passion est une prison, une privation de l'agir adéquat, Deleuze souligne :

Le propre de la passion, de toute manière, c'est de remplir notre pouvoir d'être affecté tout en nous séparant de notre puissance d'agir, en nous maintenant séparés de cette puissance. Mais, lorsque nous rencontrons un corps extérieur qui ne convient pas avec le nôtre [...], tout se passe comme si la puissance de ce corps s'opposait à notre puissance, opérant une soustraction, une fixation : on dit que notre puissance d'agir est diminuée ou empêchée, et que les passions correspondantes sont de tristesses. (Deleuze. G, Ibidem, P.40.)

Evidemment, la dépendance des passions négatives conduit toujours à l'instabilité de l'âme, elle est dans une situation de gêne sans fin, raison pour laquelle Deleuze s'appesantit sur la conséquence quand le sujet humain se trouve dans un état montant ou contraire de la saisie des choses qui viennent de l'extérieur. Pour Gilles Deleuze, la seule satisfaction de notre passion est d'être affectée. Ainsi, il est important de s'attacher à l'objet utile que d'être prisonnier des passions négatives. Gilles Deleuze montre la voie salutaire qu'il faut saisir :

le moment où nous sommes au maximum séparés de notre puissance d'agir, au maximum aliénés, livrés aux fantômes de la superstition, aux mystifications du tyran [...], seule la joie vaut, seule la joie demeure, nous rend proche de l'action, et de la béatitude de l'action. La passion triste est toujours de l'impuissance. (Deleuze. G, Ibidem, P.41.)

Quand notre âme pâtit à cause de l'influence de l'objet qui bande notre puissance d'agir, nous ressemblons à un prisonnier à toute tentative dévotion, de piété pour les autres. L'impératif deleuzien est de couper court des idées inadéquates, source de malheur, d'homogénéisation de l'autre. À entendre Deleuze, le sujet humain doit s'efforcer de lier sa pensée à l'objet utile, une garantie de la félicité, autrement dit de la béatitude. Le seul remède des inclinations négatives reste la force de la raison, c'est ce qui retient l'attention de Spinoza lorsqu'il entend nettoyer les mouvements d'un objet de passion qui pénètre en nous :

Tous les désirs qui nous déterminent à faire quelque chose peuvent naître aussi bien d'idées adéquates que d'idées inadéquates [...], on ne peut inventer de meilleur remède aux affects qui dépendent de notre pouvoir, que celui qui consiste dans leur vraie connaissance, puisqu'il n'y a pas d'autre puissance de l'esprit que celle de penser et de former des idées adéquates. (Spinoza. B, 1988, P.491.)

Les passions sont la force de l'homme, mais pour le philosophe l'homme doit quitter le monde passionnel vers la félicité éternelle. Parvenir à ce bonheur, la nécessaire solution (Spinoza. B, Ibidem, P.493.) est la suppression des écueils des idées inadéquates au profit de la raison, instance de la vraie joie. Cependant, le premier et le deuxième genre de connaissance sont les domaines par lesquels l'homme vit dans l'insécurité, incapable de décider par soi-même. Cet état le plonge dans la superstition et dans la dépendance de l'autre, Spinoza le montre si bien :

Le premier et le deuxième moyen de tenir un homme en son pouvoir ne concernent que le corps et non l'âme, tandis que par le troisième moyen ou le quatrième, on s'empare et du corps et de l'âme, mais on ne les tient qu'aussi longtemps que durent la crainte et l'espérance ; si ces sentiments viennent à disparaître, celui dont on était le maître redevient son propre maître. (Spinoza. B, 1966, P.19.)

La possession des idées adéquates, c'est-à-dire le troisième genre de connaissance, est le haut sommet qu'érige l'âme, domaine du salut, lorsque l'homme se sépare des maladies qui affectent le corps, il devient enfin un sujet qui est né de nouveau, et revêtu de son statut de l'homme libre. Evidemment, cette capacité d'agir sous le regard de la raison, déjoue toute tentative d'être sous la volonté de l'autre, lorsque la raison s'affirme d'elle-même indubitablement. C'est cette coordination à la connaissance claire qui nous permet de maîtriser sans cesse les mouvements malveillants de la puissance des choses qui nous viennent de l'extérieur. Cette liberté d'esprit l'auteur de *l'Éthique* en montre la pertinence comme correction des affects :

Aussi longtemps que nous ne sommes pas en proie à des affects qui sont contraires à notre nature, aussi longtemps nous avons le pouvoir d'ordonner et d'enchaîner les affections du corps suivant un autre pour l'intellect. (Spinoza. B, 1988, P.499.)

La maîtrise des mauvaises inclinations humaines par la force de la raison prédispose le sujet humain à s'attacher nécessairement aux valeurs utiles guidées par le seul pouvoir de la force de la raison. L'opération de la distance vis-à-vis des corps négatifs qui affaiblissent l'esprit humain est ce que Spinoza recommande lorsqu'il écrit :

Les affects qui sont contraires à notre nature [...], c'est-à-dire qui sont mauvais, sont mauvais en tant qu'ils empêchent l'esprit de comprendre[...] Aussi longtemps donc que nous ne sommes pas en proie à des affects qui sont contraires à notre nature, aussi longtemps la puissance de l'esprit, par laquelle il s'efforce de comprendre les choses[...], ne se trouve pas empêchée, et par suite aussi longtemps il a le pouvoir de former des idées claires et distinctes. (Spinoza. B, Idem,)

De tout ce qui précède, Spinoza médicalise la pathologie de quantités défavorables de l'esprit par la défense de la raison. Remédier ce mal qui est la passion par des soins appropriés, l'homme se trouve dans la vraie joie selon la pensée de l'auteur. C'est justement la rencontre de l'objet utile par la puissance des idées claires et distinctes, troisième genre de la connaissance qui est supérieure aux autres genres de la connaissance. Spinoza partage la difficulté des âmes, sujets à la domination des forces extérieures, mais ce qui est préférable aux yeux de Spinoza est de fuir les mouvements malveillants en remplacement des bonnes inclinations, il le dit ainsi :

Le mieux que nous pouvions faire, aussi longtemps que nous n'avons pas la connaissance parfaite de nos affects c'est de concevoir une règle de vie correcte, autrement dit des principes de vie précis, de les graver dans notre mémoire, et de les appliquer sans cesse aux choses particulières qui se rencontrent couramment dans la vie, afin qu'ainsi notre imagination s'en trouve largement affectée, et que nous ayons toujours sous la main.[...] Nous avons posé parmi les principes

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza
de vie[...], qu'il faut vaincre la haine par l'amour ou
générosité, et non la compenser par une haine réciproque.
(Spinoza. B, 1988, P.499.)

Il se dégage ici une force de pensée nécessaire comme une bonne attitude que chacun doit exercer pour la paix interne, d'abord pour le sujet humain vis-à-vis de l'ensemble des sujets qui composent la cité pour le bonheur de tous. Spinoza met en balance la haine qui habite les hommes dans la cité, il appelle à la grandeur d'esprit pour la paix du grand nombre de la cité. Cette nouvelle vie conduit inéluctablement à la félicité éternelle ; en d'autres termes à la béatitude. La conquête de la nouvelle vie peut être prospérée par les principes de l'intelligibilité de Spinoza sur des bases rationalistes.

3-Conclusion

L'essence philosophie politique de Spinoza est fondée substantiellement sur la nature humaine, il est question pour l'homme de vivre pleinement avec ses défauts et ses qualités dans l'État. L'intention du hollandais est de libérer les hommes des écueils politiques imaginaires qui considèrent les hommes à des bêtes sauvages, et qu'il faut nécessairement instaurer un système déshumanisant pour les gouverner. Le construit du système politique de Spinoza est la libération de la nature humaine, cette liberté est non seulement pour les sujets humains, mais l'existence des choses singulières qui doit persévérer à exister dans la nature. Raison de l'existence des hommes et des choses de la nature est la bonne grâce de Dieu-Nature, par le secours de la Pensée et de l'Étendue qui sont les attributs immédiats de Dieu. L'auteur ne considère guère Dieu, un Être transcendant, pour lui Dieu et la Nature sont Un, c'est le caractère du monisme spinoziste. Connaissant l'homme par sa nature sous l'effet des passions, il appelle l'homme à la perfection par l'entremise de la raison pour son bonheur futur, seul gage de la félicité éternelle.

Bibliographique

BARON. V, 2001, La religion et la cité, P.U.F, p.99.

BEBBE-NJOH. E, 2019, Développer l'Afrique à l'ère de la « société des savoirs » : réflexions à partir de la théorie viabiliste, Presses de l'Institut Panafricain pour le Développement Geneva/Yaoundé, p.99.

BRUN. J, 1957, Les Stoïciens, PUF, Paris, p.28.

DELEUZE. G, 1981, Spinoza, philosophie pratique, Les Editions de Minuit, Paris, p.30 ; pp.32 -41.

Giannini. H, 1997, Spinoza et la politique, L'Harmattan, Paris, P.72.

JASPERS. K, 1998, Introduction à la philosophie, traduction et notes par Jeanne HERSCH, 10/18, Paris, p.10 ; p.94

LALANDE. A, 1926, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, PUF, Paris, p.56

MATHERON. A, 1988, Individu et communauté chez Spinoza, Les Editions de Minuit, Paris, p.16

MAZADOU. O, 2017, Modernité politique, modernité scientifique : Interrogations épistémologiques et axiologiques, Africaine Édition, Yaoundé, p.38.

MORIN. E, 1974, Le Paradigme perdu, la nature humaine, Seuil, Paris, p.188.

RAMOND. C, 2007, Dictionnaire Spinoza, Edition Marketing, Paris, p.88.

Spinoza B, 1966, Traité politique, traduction et notes par Charles APPUHN, Gallimard Flammarion, Paris, pp.11-38.

Spinoza. B, 1964, Traité de la Réforme et de l'Entendement traduction et notes par Charles APPUHN, Garnier Flammarion, Paris, p.48.

Masrangar NADJIARA, Nature humaine, système politique pratique de Spinoza
Spinoza. B, 1965, Ethique, traduction et notes par Charles APPUHN, Garnier Flammarion, Paris, pp.15-499.
Spinoza. B, 1965, Traité Théologico-politique, Traduction et notes par Charles APPUHN, Garnier Flammarion, Paris, P.273.
Thomas. B, 2014, Etre heureux avec Spinoza, Eyrolles, Paris, p.148.